

## ETYMA\*)

84° Gr. ἀκραιφνής

signifie, selon les auteurs anciens et modernes :

1° „non entamé, intact, frais“ : Soph. Oed. Col. 1147 (ἀκραιφνεῖς τῶν κατηπειλημένων „non atteints par . . .“); Eur. Alc. 1052 (νέα γυνή . . . και πῶς ἀκραιφνής ἐν νέοις στρωφωμένη ἔσται.); dans la prose attique, le mot se trouve dans deux passages de Thuc. : I 19 (μετὰ ἀκραιφνοῦς τῆς ξυμμαχίας) et 52 (ὄρωντες προσγεγενημένας τε ναῦς ἐκ τῶν Ἀθηνῶν ἀκραιφνεῖς);

2° „non mélangé, pur“ : en parlant du sang, Eur. Hec. 537 (μέλαν κόρης ἀκραιφνές αἷμα); en parlant de l'eau, Aristoph. frg. 32 (ἀκραιφνές ὕδωρ Ἀριστοφάνης Ἀμφιαράω selon Bekker, An. Gr. I 81, 24, où l'on trouve encore, p. 23, 4 : ἀ. ὕδωρ τὸ ἀμιγές και καθαρόν ἐτέρας ἐπιρροῆς;; v. aussi Kock, Com. Att. Fr. I 400); chez Hippocr. Morb. sacr. 19 : ὁ ἀήρ . . . ἐς τὸν ἐγκέφαλον ἀν ἴοι . . . οὐκ ἀκραιφνής, ἀλλ' ἐπιμειγμένος τῇ ἰκμάδι . . . ; etc. Pour les textes plus récents, voir Liddell—Scott—Jones et Thes. Gr. L. s.v.

Il est bien clair que les anciens ne nous donnent aucun indice pour pouvoir constater lequel des deux emplois est antérieur. Mais les emplois eux-mêmes montrent par leur nature qu'il est bien plus vraisemblable que la signification sous 1° soit la première: on voit que le passage de Eur. Hec. est bien parent de celui de Alc. : il s'agit partout de la virginité, de la jeune fille ou femme pure et intacte; c'est peut-être de là qu'on a passé un peu plus tard à employer notre mot en qualité d'attribut de l'eau, de l'air, etc. : c'est le même développement qu'a fait le mot latin *contamināre*: dérivé de la racine *tag-* „toucher“ (*tangō*), il aboutit à la notion de „souiller, profaner, maculer“; gr. ἄχραντος, participe négatif de *χαίρω* „toucher légèrement à la surface, effleurer, raser“, signifie non seulement „non touché“, mais est aussi synonyme de *ἀκραιφνής*, cf. Eur. Iph. Aul. 1574 (ἄχραντον αἷμα καλλιπαρθένου δέρους); et *χαίρω* lui-même est aussi synonyme de lat. *contaminō*.

Du point de vue sémasiologique, il est très difficile de trouver une explication du passage de notre adjectif de la notion de „non mélangé, pur“ à celle de „non touché“, si l'on envisage le fait que la dernière est en effet la plus concrète, provenant de l'idée d'un simple mouvement.

\*) Abréviations:

VC. = Ventris—Chadwick, Documents in Mycenaean Greek.

Chantraine, Form. = Chantraine, La formation des noms en grec ancien, Les autres sont bien compréhensibles.

On a donc le droit de s'opposer à la pratique des étymologistes qui habituellement partent du sens de „pur, non mélangé“<sup>1)</sup>; on partira donc du sens de „non touché“: c'est ce point de départ qui nous conduit à une étymologie satisfaisante.

De la racine indo-européenne \*gher- „hart worüber streichen, reiben“ (Pokorny, Idg. EW. 439 et suiv.), on a déduit dès l'indo-européen commun des formes aux élargissements variés; avant tout: \*ghr-en- dans *χαίνω* déjà mentionné (Pokorny 459), \*ghr-ēu- dans gr. *χράύω* „racler, écorcher, blesser légèrement — confiner“ et ses parents (Pokorny 460 sqq.) et surtout \*ghr-ēi- dans gr. *χρίω* „écorcher légèrement — oindre, enduire“ et lit. *griē-ti* „écrémer le lait“ (Pokorny 457). Le thème en -ēi- a été élargi en addition par une labiale, ce qui a fourni un présent à infixe nasal, d'où gr. *χρί-μ-πτω*<sup>2)</sup>; ce verbe, attesté dès les plus anciens textes<sup>3)</sup>, signifie „toucher légèrement, effleurer“, tout comme les autres dérivés du même \*gher-; s'il a été créé à une époque assez reculée, on a le droit de supposer qu'il est un des débris d'un système de formes verbales plus complet et plus cohérent; on peut alors s'attendre à des formes munies de cet élargissement labial et présentant un autre degré d'apophonie: comme \*ghrēu- a pu donner, au degré réduit, \*ghrēu- = gr. *χραυ-*, de même \*ghrēibh- a pu fournir \*ghrēibh- = gr. \*χραιφ-, d'où, par dissimilation des deux aspirées, \*χραιφ-; et comme ce degré est une des marques formelles des anciens participes passés en -no-, on n'est donc point surpris de retrouver ce \*χραιφ- dans notre adjectif; car il est bien clair que la flexion sigmatique de celui-ci est secondaire, en vue du fait que ce type d'adjectifs était lié, à l'origine, aux substantifs en -es-, qui dérivait généralement des racines verbales et non des thèmes nominaux. On rappellera *ἀϊδνός* „sombre, obscur“ (Hésiode, etc.), passé plus tard à la famille en -es-: *ἀϊδνής* (poètes de l'époque postclassique). Pour d'autres cas du même passage, v. Chantraine, Form. 426 sqq.

*ἀχραιφνής* continue donc un participe passé en -no- du thème verbal, dont est issu le présent nasal *χρίμπτω*; il convient d'être noté qu'il précise la préhistoire de la finale labiale du dernier: il s'agit de \*bh indo-européen.

#### 85° ἱνις

„enfant, fils“ figure dans plusieurs passages de la tragédie attique: Esch. Eum. 323; etc., Suppl. 42 et 251; Eur. Andr. 797, etc.; pour désigner la „fille“, un seul exemple: Eur. Iph. Aul. 119; en outre, le mot est bien attesté dans les inscriptions chypristes<sup>4)</sup>.

Il s'agira d'un mot appartenant à la langue archaïque, ce qui pourrait être confirmé par les textes mycéniens, si le mot *i-65* pouvait être

<sup>1)</sup> Sur l'étymologie de *ἀχραιφνής*, v. Boisacq 38; Frisk 58.

<sup>2)</sup> Cf. lat. *vi-n-cio*, etc.; et, en face de lat. *li-n-quo*, Hésych. *λίσσωμεν· ἐάσωμεν*, de \*li-n-qu-jō; cf. Schwyzler, Gr. Gr. I 692.

<sup>3)</sup> Le composé *ἐγ-χρίμπτω* figure dans l'Iliade, *passim*.

<sup>4)</sup> Voir Bechtel, Gr. Dial. I 449, qui montre que le mot est employé dans les inscriptions chypristes en qualité d'un terme sublime; la langue des tragédies doit, selon lui, ce mot à la tradition épique.

lu d'une façon plus claire: selon VC. 395, le mot s'emploie pour désigner une classe d'hommes; parce qu'il est précédé dans deux textes d'un nom propre au génitif<sup>6)</sup>, il a bien des chances d'être une des désignations du „fils“, c.-à-d. identique au terme classique; mais le signe n°. 65 n'est pas clair; on est donc forcé à laisser ce mot hors d'examen; en tout cas, il confirmerait le fait qu'il s'agit d'une forme sans digamma initial.

Malgré l'incertitude qui règne dans la lecture du mot mycénien, on a le droit de voir dans notre mot une formation de date indo-européenne: car le type en *-ni*<sup>6)</sup> est fort rare en grec et la racine *i-*, quelle qu'ait été sa forme primaire, ne se trouve nulle part ailleurs dans cette langue. Or on peut chercher hors du grec; en effet, on trouve une racine \**Has-*, dont le sens convient très bien à l'analyse que nous avons donnée du mot grec:

en hittite, on a: le verbe *haš-* „zeugen, gebären“: 3<sup>ème</sup> du sing. du prés. *hāšī*, 3<sup>ème</sup> du plur. *hašš-anzi*; au prêt., les mêmes personnes sont *haš-ta* et *haš-ir*; *hašša-* „Enkel, Enkelin“; *haššatar* „Zeugung; Zeugungskraft; Gebärmutter; Familie, Sippe“<sup>7)</sup>.

en tokh. B, on a comparé: (v. Kronasser, *Vergl. Laut-; etc.* 222, *ās-* „holen, hervorbringen“, dans le prés. IX a *āššān*, inf. *aštsi*, *āštsi*, et impér. I *p-āsa*; Krause, *Westtoch.* Gr. I 84 analyse le présent en \**ās-āššān* c.-à-d. il y voit le suffixe *-sk-* / *-šš-* (i- eur. \*-*sk-*); mais, en fin des comptes, on pourrait y voir simplement un préhist. \**as-sk-*, ce qui nous offrirait la possibilité de l'identifier à l'itératif hitt. *hašk-* (de \**haš-šk-*<sup>8)</sup>); le parallélisme entre le système hittite et le système tokharien serait donc complet.

Sans entreprendre la recherche des parents de ce groupe dans d'autres langues indo-européennes<sup>9)</sup>, nous devons constater qu'il s'agit d'une racine verbale à vocalisme *a* primaire; c'est ce qui prouve le manque de la voyelle *-e-* (type *arhi: erweni*) dans le système du verbe hittite; d'autre part, le *a/ā* du verbe tokharien semble le mieux convenir aux faits hittites, si l'on le ramène à \**-ā-* préhistorique. On partira d'un proto-type \**Has-*.

Cette circonstance semble mettre en doute le rapprochement de gr. *ἴνυς*: selon les règles phonétiques connues, celui-ci peut être déduit d'un proto-type \**ἰσνυ-*, où l'on voit le suffixe *-ni-*, devant lequel on a le \**-s-*, finale de la racine; mais \**ἰ-* en face de la voyelle *-a-* du tokharien et du hittite est déconcertant.

Cette difficulté disparaît, si l'on se rappelle un autre mot grec à vocalisme *-i-* en face de *-a/ā-* des autres langues indo-européennes,

<sup>6)</sup> Le mot est précédé du génitif dans Pylos Sn64,7 (*pe-ri-me-de-o i.*) et An218,16 ([*l-go-te-wo i.*]; v. VC. 176 et suiv. — Dans les deux autres textes de Pylos, le mot qui précède, n'est pas au génitif: Ae344, où l'on a *wi-do-wo-i-jo i-65*, et Jn725,8, où il y a . . . *wa-ti-ko-ro i-65-ge*. On n'est donc pas obligé à suivre l'interprétation de VC.

<sup>6)</sup> Chantraine, *Form.* 113 n'a que *εἰσνυς*; Schwyzler, *Gr. Gr.* I 495 ajoute *ὄφνυς*, *κλό-νυς*, *μᾶ-νυς*.

<sup>7)</sup> Sur le répertoire des formes hittites, v. Friedrich, *Heth. Wb.* 61 et suiv.

<sup>8)</sup> *hašk-* est en tout cas assez ancien, car il montre 1° le suffixe *-sk-* sans voyelle précédante (\**haš-šk-* et non \**hašš-išk-*) et 2° il a simplifié son *-šš-*.

<sup>9)</sup> On notera encore, que Pedersen, *Lyk. und Hitt.* 53 y a ajouté lyc. *xahba* „Schwiegersohn“ (de \**haswa-*).

à savoir ῥίζα „racine“: selon Boisacq 831 et d'autres, le mot appartient, à coup sûr, au latin *rādīx*, v. norr. *rot* „racine“ et gr. ῥάδαμνος „jeune branche, rejeton“; pour le mot ῥίζα, on pose un proto-type \**wrēdja*, ce qui est possible, mais qui détruirait la parenté étroite qui relie ce mot à lat. *rādīx* et v. norr. *rōt*, qui tous les deux continuent un proto-type \**wrād-ī/jə*; si l'on part de la même forme pour le mot grec, on obtient un paradigme parfaitement parallèle à celui du mot „langue“: thème fort γλώσσα de \**γλωχ-jā*, thème faible γλάσσα de \**γλαχ-jā*; on posera donc un \**wrād-ī/jə*: \**wrād-jā*; la dernière forme aurait l'emporté sur la première, en grec; mais on s'attend, ici aussi, à y trouver ā (\**Frázα*); la déviation sera à attribuer à l'influence de la voyelle *-i-* ou de la mi-consonne *-j-* qui suivait immédiatement le \**-ə-* de la racine<sup>10</sup>); au lieu de se transformer en \**-a-*, celui-ci aboutit à *-i-*.

ἴνις peut donc représenter un \**as-ni-* „ce qui est né“<sup>11</sup>).

### 86° σαβακός.

Le mot est attesté sous cette forme chez Hippocr. De morb. I 31: ἦν δὲ ῥηγματίης ἐη ὁ τὴν νοῦσον ἔχων καὶ σαβακός: selon Bailly s. v. = „qui a qqe organe atteint“, selon Liddell—Scott—Jones s. v. = „feeble“; mais selon Hésychius, le mot signifie „pourri“: σαβακός ὁ σαθρός. Χῆροι<sup>12</sup>) et la glose se rapporte sans aucun doute à Hippocrate; d'où Thes. Gr. L. VII 5 traduit „*purulentus*“. Chez Philodème, Anth. Pal. VII 222, le mot est attesté dans un autre sens: ἐνθάδε τῆς τρυφερῆς μαλακῶν ῥέθος, ἐνθάδε κεῖται Τρυγόνιον, σαβακῶν ἄνθεμα σαλμακίδων: en tant qu'épithète de σαλμακίς „courtisane“, le mot semble signifier „tendre, délicat, mou“ (au mauvais sens de ces mots); il est presque synonyme de τρυφερός; selon Suidas, il signifierait au contraire „διουσιακός“, mais on s'éloigne par là trop du concept primitif, conservé chez Hippocrate.

Hésychius cite encore σαβακῶς· αὐστηρῶς, ξηρῶς, τραχέως; Schmidt ad 1. rappelle la glose du même auteur σαυκόν· ξηρόν. Συρακούσιοι, mais il semble qu'on ne peut nullement accepter cette idée, vu que 1° la glose σαυκόν est syracusienne, et 2° que les différences phonétiques sont trop grandes pour pouvoir être surmontées.

Enfin, Liddell—Scott—Jones citent une glose gréco-latine: σαβακουν: *quassum*. Elle nous rappelle le verbe \**σαβάσσω*, attesté par Hésych.: σαβάζας· διασκεδάσας· διασαλεύσας, et par Phot.: σαβάξει· διασαλεύσαι.

Ce verbe a donné le nom de la divinité malfaisante qui brisait des vases d'argile des potiers, Σαβάκτης, nommé dans Hom. Epigr. XIV 9: συγκαλέω δὴ ἐπειτα καμίνω δηλητηῆρας, Σύντριβ' ὁμῶς Σμάραγόν τε καὶ

<sup>10</sup>) Pour cette influence, cf. Specht, KZ. 59, 124 et suiv.

<sup>11</sup>) A la rigueur, on pourrait poser \**Has-ni-*, à *a* réduit, qui aurait pu succomber à l'influence de *-i-* suivant encore plus facilement que le *šwa* indo-européen; mais en fin des comptes, on ne sait pas si notre racine ne remonte pas à une forme \**HaHs-*, où l'on aurait, au degré réduit, \**Həs-*; ou bien, \**Has-* a donné, au même degré, \**Hs-* = \**əs-*.

<sup>12</sup>) Phot. dit σαθρόν, οὐ σαβακόν χρὴ λέγειν.

"Ασβετον ἤδὲ Σαβάκτην; le nom signifie naturellement „le briseur“. — Enfin on a chez Hésychius σαβακτίδες ὀστράκινα ζώδια, sur lequel Thes. Gr. L. VII 6 dit: *sed ut fragilitatis potius significatio insit, aut confragosi.*

Le groupe est évidemment très proche, quant à la forme et le sens, du groupe des deux adjectifs suivants: μαλακός „mou, moelleux, doux, agréable“ avec le verbe μαλάσσω „amollir“, issu de la racine \*mel-, „moudre“, présentant par là un suffixe -ακό- (de \*-η-γο-); et μαλθακός „mou, tendre, délicat, doux, agréable“ avec μαλθάσσω „amollir“, présentant le même suffixe. V. Boisacq 604 et suiv. et Chantraine, Form. 384; mais on peut ajouter d'autres mots en -ακός, du sens très proche et de date ancienne: παρδ-ακός „humide“ (Boisacq 747), τριβ-ακός „usé (vêtement)“ à côté de τριβων tout comme μαλθακός a pu s'ajouter à μάθων.

Il est hors de doute que ces mots ont dû agir l'un sur l'autre; des 5 mots cités, c'est à coup sûr μαλακός qui sera le plus ancien: il peut remonter à l'indo-européen commun, en tant que rien dans le grec historique ne nous permet de trouver sa base. Il a créé d'abord μαλθακός, puis il semble avoir servi de base à notre σαβακός.

Celui-ci, semble-t-il, a été créé sur une „racine“ σαβ-. Jusqu'à nos jours, personne n'a pu en trouver une étymologie satisfaisante, v. Prellwitz, Etym. Wb.<sup>3</sup> 403 (parent d'all. *schwach*; rejeté par Boisacq 848); Wharton, Etyma Latina 91 ( : lat. *saucius*, contesté par Osthoff, IF. 6, 37); Groselj, ŽA. II 214 sq. (σα-, préfixe augmentatif, et \*baq-, „frapper“).

Le sens du groupe de σαβακός lui-même pourra nous donner la clef de son origine: selon Hésychius, il y a eu là une notion de „pourri“ (σαθρός), et celle-ci remonte très souvent à la notion de „broyé, friable, fragile“: de cette dernière, on pourra déduire les usages du verbe \*σαβάσσω „broyer, casser, briser“ = „rendre fragile, etc.“; l'explication par διασαλεύειν (Hésych., Phot.) semble se rapporter justement à l'action qui a le but de briser, de réduire à morceaux qqe chose.

Or la racine au sens le plus proche, c'est justement i. -eur. \*bhes-, „abreiben, zerreiben, ausstreuen“ (Pokorny, Idg. EW. 145 sq.), attesté par skr. *bābhasti* „il mâche“, *bhās-ma* „cendre“; son élargissement \*bhsē-, \*bhsō-, \*bhsə- a créé en grec un groupe de mots très variés, affectés très souvent des formatifs additionnels, p. ex. \*-gh- = grec -χ-, \*-bh- = grec -φ-: ainsi le prés. gr. ψή-χ-ω „racler, gratter, étriller, frictionner, user par le frottement“, ψώ-χ-ω „broyer, émietter“; le substantif ψῆ-φ-ος „caillou“ avec ψάμ-μος „sable“ et lat. *sabulum* (\*bhsabh-), et surtout, avec le sens primitif très bien conservé, l'adjectif ψαφ-αρός „cassant, fragile, frêle, friable, sablonneux“; puis, avec -θ-, on a ψα-θ-αρός „fragile, friable, etc.“, ψα-θ-υρός m/sens. Voir Boisacq 1073 sqq.

À côté des formes au groupe initial conservé, le grec possède des mots à l'initiale réduite σ-: ainsi σώ-χ-ω (= ψώχω), attesté (dans le composé κατασώχω) déjà chez Hérodote; σα-χ-νός „amolli“ (tardif); σα-θ-ρός „pourri, fêlé, de mauvais aloi“ (Pindare, Eur., etc.); enfin, le nom de la poétesse célèbre, Σαπφώ à côté de Ψάπφω. V. Schwyzer, Gr. Gr. I 260 et 329 et Boisacq 848, 856 et 936.

Si l'on envisage que la perte de *p*- initial peut être accélérée par le fait particulier qu'il existe, à l'intérieur du mot, une autre labiale, — c'est justement le cas de *Σαπφώ!* — on pourra aisément expliquer la chute de *p*- devant *s* dans nos *σαβ-ακός* et \**σαβάσσω*: sous l'action de *-β-*, *ps-* à dû se réduire à *σ-*; on posera donc \**ψαβ-* et l'on verra dans le *-b-* un formatif parallèle à \**-bh-* (*φ*) de *ψαφαρός*; on a vu que *σαβακός* et *ψαφαρός* montrent des sens presque identiques.

Si l'étymologie de *σαβ-* est désormais claire, on ne se contentera pas de laisser ouvert le problème de la provenance du *-β-*, finale de cette racine: elle ne figure que dans notre groupe, mais on sait que ce groupe est de caractère expressif. Or on est conduit à tenter une explication de cette finale par ce même caractère du groupe. Le grec a hérité de l'indo-européen commun quelques moyens particuliers servant à donner à un mot une image phonétique d'ordre exceptionnel, par laquelle on pouvait exprimer l'attitude psychologique du sujet parlant et invoquer la réaction correspondante de l'auditeur. L'un des moyens les plus utilisables était le remplacement du \**bh* par la labiale sonore inaspirée, \**b*: C'est déjà Specht, *Dekl.* 261 qui a montré que la consonne \**b* n'est qu'une alternance expressive de la consonne normale \**bh*. On pourra citer un nombre énorme de pareils cas; en voici les plus clairs;

a) Les mots à *b*- initial ne sont pas très nombreux en indo-européen commun; v. la liste chez Pokorny, *Idg. EW.* 91 et suivv.<sup>13</sup>); la plupart en est d'origine imitative ou onomatopéique, p. ex. \**bab-* „schwollen“; \**baba-*, \**barbar-*, etc., racine qui désigne le radotage indistinct et inarticulé, etc.; mais il y a des racines à *b*- initial qui ne sont pas d'origine onomatopéique, tel \**bel-* „fort“ dans skr. *bala-m* „force“, lat. *debilis*, gr. *βελτίων*; il semble que celle-ci n'est qu'une alternance de la racine \**bhel-* „se gonfler“ (Pokorny 120 et suivv.), v. surtout got. *balþaba* „hardiment“, v. h. all. *bald* „hardi“: on peut supposer que \**belo-m* „force“ avait remplacé son \**bh-* par *b-* pour pouvoir entrer dans le lexique expressif; il y a eu sans aucun doute un autre motif aussi, le tabou linguistique;

b) Le terrain le plus vaste, où le son anormal *b* pouvait remplacer la consonne du type régulier \**bh*, c'étaient les mots qui désignaient les qualités physiques ou psychiques anormales: les défauts, l'infirmité, les vices, etc. C'est là qu'on peut relever des exemples de l'alternance \**bh* / \**b* les plus sûrs, soit à l'initiale du mot, soit à l'initiale de son suffixe ou bien encore à la fin de sa racine: à côté de \**bhel-* „brillant, blanc“ dans gr. *φαλός* „blanc“, *φαλιός* m/sens, on a \**bel-* dans *βαλιός* (Havers, *Sprachtabu* 118); à côté de \**orbh-* „sombre“ dans gr. *ορφνός* et v. norr. *arfr* „Ochs“, on a \**orbo-*, \**erbo-* dans v. norr. *jarpr* „brun“, etc.; le suffixe \**-bho-*, \**-bhā-* a été remplacé par *-bo-*, *-bā-* dans gr. *ῥ-βό-ς* „bossu“ à côté de *σῦ-φ-αρ* „peau ridée“ (pour le sens, cf. sl. *grba* „bosse“ — *grbiti*, *nagrbančiti* „rider“); *ἐρυσίβη* (et *ἐρυσίβη*) „nielle“ contient le même suffixe dénominateur des abstraits qu'on rencontre en lituanien, p. ex.

<sup>13)</sup> Pour d'autres exemples, v. Johansson, *KZ.* 36, 343 sqq.

dans *verg-ýba* „servitude“ de *vergas* „serf“, et qu'on ramène à i. -eur. \*-ī-*bha*: on voit que le grec y répond exactement par le même vocalisme, \*-ī-*ba*; seule la consonne \*-*bh*- a cédé sa place à \*-*b*-, car c'est justement celle-ci qui avait le mieux le droit de figurer dans un mot désignant la maladie du blé qui préoccupait l'esprit du laboureur: il y a là un cas spécial du tabou linguistique.

Les notions que désigne le groupe de *σαβακός* sont assurément de tel ordre à inviter le sujet parlant à y employer des marques phonétiques en qualité de l'expression de ses sentiments. Il est bien naturel que la consonne \*-*bh*-, qui y figurait dès l'indo-européen commun, y était remplacée par \*-*b*-: celui-ci, à en juger par les exemples cités, était étroitement lié à des mots désignant les notions qui évoquaient des sentiments négatifs, le dégoût, la peur, etc. La racine *σαβ-* est donc identique à *ψαφ-* de *ψαφαρός* et *Σαπφώ*; son -*b*- y tient la même place que le -*th*- expressif de *σαθρός*, *ψαθαρός*, *ψαθυρός*, etc.

En conclusion, on remarquera que la chute de *p*- initial peut être de date très ancienne dans notre *σαβακός* et \**σαβάσσω*: chez Hésych., on lit: *ἄβακτον καὶ ἄβυκτον· τὸ μὴ μακάριστον*, et Bekker, An. Gr. I 323,10 à la même glose<sup>14</sup>); pour la forme *ἄβακτον*, Liddell—Scott—Jones rappellent *σαβάκτης*, ce qui implique que *ἄβακτον* provient d'un dialecte où le *σ*- du grec commun (conservé parce qu'il remonte à un groupe consonantique) avait passé à *h*- devant une voyelle, cf. *ἄγανα· σαγήνην*. *Κύπριοι* (Hésych.) et Schwyzer, Gr. Gr. I 217. Ce fait montre que notre groupe a été créé à l'époque du grec commun ou bien au moins au temps où les communications entre les divers parlars de la Grèce étaient si fréquentes que des innovations linguistiques pouvaient passer de l'un côté du domaine grec à l'autre. Et c'est par ce fait même qu'on pourra confirmer l'idée de Specht (voir plus haut), que le *b* en tant que variante expressive de \**bh* de l'indo-européen commun est en partie hérité de l'époque où le grec possédait encore des aspirées sonores du type indo-européen.

*Ljubljana.*

*B. Čop.*

<sup>14</sup>) La deuxième partie de la glose de Bekker appartient à coup sûr au verbe *βάζω* „parler, dire“; le tout est peu assuré; mais le fait est que *σαβακός* et son étymologie restent intacts.